

(1) L. P. Manuel
#113 22881 a

SUR LA SÉANCE NATIONALE

Case
FRC
81959

Du 25 Juin, & Lettre à Monseigneur le
Comte d'Artois, sur la Séance Royale
de 23.

Le 25, une triple Barrière, une Garde renforcée, empêchoit que le Public ne pénétrât dans l'Assemblée Nationale. Le Peuple indigné menaça de faire usage de ses forces, pour détruire les obstacles que l'autorité ministérielle osoit mettre à la publicité des Délibérations. L'Assemblée Nationale députa vers le Peuple M. M. l'Archevêque de Vienne, le Comte Stanislas de Clermont-Tonnerre & Bailli; c'étoit le seul moyen de le calmer. Elle s'occupa en même temps d'une députation au Roi, pour prier Sa Majesté de rendre à l'Assemblée Nationale la liberté de ses Délibérations.

*Lettre à Monseigneur le Comte d'Artois ;
sur la Séance Royale.*

MONSEIGNEUR,

La Nation vous accuse ; c'est un grand malheur ;
car elle chérit si facilement ses Princes !

Comme de son estime dépend votre gloire & sans
doute votre repos, j'ai cru devoir, moi qui ne suis
rien, moi qui ne vous demanderai rien, vous pré-
venir de l'opinion publique ; après votre conscience,
elle est ce que vous avez le plus à craindre ; & com-

ment pourriez-vous la connoître dans une Cour où la flatterie vous a presque dégoûté des éloges ?

Seroit-il vrai que le héros de Gibraltar, s'abaissant jusqu'à cabaler avec des femmes dans les comités nocturnes de Marly, a eu le desir & l'espoir d'empêcher les hautes destinées de la France ? Non, Monseigneur, vous n'avez pas pu trahir les intérêts de votre frère ; il faut avoir l'ambition de *Rufin*, pour faire faire des sottises à Théodose.

Avec votre esprit, on fait prévoir, on fait craindre tout ce que peut une Assemblée qui fait les Rois. Je ne conçois pas comment Louis XVI, qui est bon, qu'on a vu pleurer jusques sur le Trône, a pu montrer un sceptre de fer à des Députés qu'il a appelés pour faire de l'argent & des lois. Ses ordres dans la salle des Communes, ne doivent être que des bienfaits ; il falloit n'y venir que pour admirer l'habileté de Ciceron, la vertu de Caton, le courage de Brutus. Que peut donc la force contre le génie ? Si la force a fait les Rois, lorsque des barbares se disputoient la terre, aujourd'hui que les hommes ne veulent des Rois que pour n'avoir point de Maîtres, c'est à la raison seule à prendre sur les peuples éclairés l'empire paisible que desiroit la religion, sans Soldats, sans Bourreaux.

Vous a-t-on peint, MONSEIGNEUR, le triste émoi, le frissonnement qu'éprouva la Capitale à ce seul mot : *le Roi a tout cassé*. Dans les rues on se regardoit, & on ne disoit rien. C'étoit le courage qui se recueilloit ; je sentoisi du feu qui couvoit sourdement sous mes pieds ; il ne falloit qu'un signe, & la guerre civile éclatoit ; *avec tous ses agrémens*, comme l'avois espéré l'Archevêque de Sens. Songez, MONSEIGNEUR, que toutes les Provinces sont sans commerce & presque sans pain ; & qu'a-t-on de mieux à faire que de se battre quand on meurt de faim ? Sans M. Necker, qui a encore bien voulu soutenir de son crédit, comme de sa vertu, ma Patrie qui est devenue la hienne, les Lys pâlissoient. Que nos représentans ont eu rai-

fon de lui faire des remerciemens , comme jadis Rome à *Varron* , pour n'avoir pas désespéré du salut de l'Etat !

Cette crise dernière apprendra-t-elle enfin aux Nobles & aux Prêtres à ne plus méconnoître la Majesté des *Communes* ? Il est honteux que des Prélats , engraisés de dîmes , aient voulu , veulent se séparer de cette classe nourricière , qui leur fait croître du bled , où avec toutes leurs hérédictions ils ne veroient pousser que des chardons. Ne seroit-ce point à eux à couvrir de leur considération des Citoyens , qui depuis si long-temps n'ont eu que des malheurs & des vertus ? Bien loin de les recommander à la vigilance d'un Roi , qui est leur père , étouffant jusqu'à ses penchans heureux , ils détournent sa main , lorsqu'elle cherche à verser les faveurs de l'Eglise sur les Plébéïens honnêtes que Jésus-Christ lui-même eut choisi pour Apôtres. N'est-ce point ainsi que le tourment des diables redouble , quand Dieu veut faire du bien aux hommes ? Demandez-le , MONSIEUR , à cet Abbé *Maury* , qui , s'il n'a pas de mœurs , a du moins de la foi.

Les Nobles croient n'avoir pas de meilleurs modèles à suivre que des Prêtres. L'épée leur paroît avoir les mêmes droits que l'encensoir ; & ils veulent que le vulgaire imbécile oublie qu'un Prince folblement atroce , abattant à coup de fusil des Maçons sur son Château , appelloit ce jeu Seigneurial , *la chasse aux vilains* !

Je veux bien que ces plailirs féodaux soient passés , mais le despotisme a de temps en temps des fantaisies qui alarment ; & c'est pendant qu'il sommeille qu'il faut l'enchaîner. N'est-ce pas encore de nos jours qu'une Dame de qualité s'écrioit , en lisant le récit mortuaire d'une bataille : *Dieu merci , la grande Noblesse est épargnée , ce n'est que du Peuple qui meurt.*

Le moment est venu où le Peuple doit faire sentir à ses tyrans , & ce qu'il peut & ce qu'il vaut.

La Noblesse cite en vain des chartes , des titres , des privilèges , qui sont anciens comme la Monar-

chie. Savez-vous, MONSEIGNEUR, ce qu'un Anglais pense de tous ces privilèges, de ces titres, de ces chartes? Il les compare au *Plumpuddinge*. Le premier qui en fit n'y mit que de la farine, un second y ajouta des œufs, le troisième du sucré, le quatrième enfin des raisins. Voilà en quatre mots toute l'histoire de France.

Je l'ai prédit, MONSEIGNEUR, ce grand procès de l'autorité & de la liberté sera perdu par tous les Rois qui plaideront avec leurs peuples. C'est une affaire que je conseille à tous les Rois d'accommoder. Avec l'influence que vous devez avoir dans le cabinet de Versailles, qui peut mieux que vous, conciliateur adroit, réunir le Pere & les Enfants.

Que le Roi, que la Cour laissent faire Monsieur Necker & la Nation; & je vous assure que la Cour fera la plus brillante des Cours, & le Roi le plus heureux des Rois.

Je suis avec respect, MONSEIGNEUR, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

L'AMI DU TIERS.

ASSEMBLÉE NATIONALE

SUITE DE LA SÉANCE DU 27 Juin 1789.

RÉUNION

De la Totalité du Clergé & de la Noblesse
à l'Assemblée Nationale.

Justos & tenaces propositi viros.

LA voilà donc enfin irrévocablement consommée cette réunion que le devoir, la conscience, le bien général, l'opinion publique, commandent, depuis si longtems, au Clergé & à la Noblesse: les

Communes viennent d'obtenir la récompense de deux mois de patience, de fermeté, de courage, de véritable héroïsme, de dévouement pour atteindre ce but : il a fallu déconcerter l'intrigue : ce n'est pas assez ; il a fallu résister à la force même, & en révéraut, en chérissant, en adorant le meilleur des Rois, lutter contre l'Autorité ministérielle & l'Aristocratie combinées, qui n'ont pas craint d'étayer de son nom sacré la ligue qu'elles avoient formée contre la Nation.

La vertu a triomphé, Louis XVI est éclairé & la France sauvée : le patriotisme, l'union, la concorde régneront seuls désormais, & assureont notre liberté, nos droits, notre bonheur.

Dans la première partie de la Séance de ce jour, nous avons inséré une Lettre adressée par le Roi à MM. de la Noblesse, pour les inviter à se réunir à l'Assemblée Nationale.

A quatre heures & demi, la minorité du Clergé, & la majorité de la Noblesse, qui jusques-là, avoient persisté à rester séparées, se sont fait annoncer à l'Assemblée Nationale, qui, dans l'empressement de les voir arriver, continuoit sa Séance, pour être toujours préparé à les recevoir.

Cette Réunion eût été plus satisfaisante, si MM. de la Noblesse avoient, dans ce moment, répondu d'une manière plus fraternelle aux sentimens avec lesquels leurs Concitoyens les accueilloient, aux sentimens généreux que manifestent ceux de leurs Co-Députés, qui, depuis trois jours, les ont librement précédés dans l'Assemblée.

On n'a pu s'empêcher de le remarquer, & ç'a été avec douleur : une sorte de tristesse étoit peinte sur leurs visages ; & cette alliance sembloit être l'effet de la contrainte, de la nécessité, plutôt que celui de la persuasion & du patriotisme.

Mais elle est opérée, & c'est un grand pas de fait vers la restauration générale.

Le Peuple, témoin de cette démarche, & n'igno-

rant point par quelle main auguste elle avoit été provoquée, s'est porté en foule vers le Château, en exprimant sa reconnoissance par ce cri si énergique, auquel l'amour de son Peuple a si justement accoutumé *Louis XVI.*

Le Roi & la Reine, ont daigné paroître pour recevoir cet hommage que tous les cœurs leur rendoient à la fois. Ce n'étoit pas des transports de joie, c'étoit l'enthousiasme du bonheur que les Spectateurs éprouvoient.

Delà, l'allégresse publique s'est portée vers M. Necker, qui a reçu de nouveau, le tribut de reconnoissance & d'amour que lui doivent les Français.

La Séance mémorable de ce jour s'est terminée par la réception de MM. du Clergé & de la Noblesse. M. Bailli, qui occupe si dignement la place de Président, a ajourné l'Assemblée à Mardi 30.

SUITE DES NOUVELLES

De Versailles, du 27 Juin 1789, à huit heures du soir, publiées le 28.

QUand, dans les jours d'effervescence, nous nous sommes avisés de faire le *Colporteur nouvelliste* dans les Carrefours de Paris, pour sauver le ridicule que jette nécessairement un pareil trafic sur un homme tant soit peu lettré, nous nous sommes proposés d'être au moins, simples & véridiques, & de ne rien dire qui ne pût plaire au bon Peuple Français pour lequel nous écrivons. C'est d'après ces principes que nous nous sommes abstenus de lui faire connoître la consternation qui régnoit dans le Château, les ordres qu'on avoit donnés de faire conduire les Canons pour la sûreté des personnes de la Cour. Nous nous empressons maintenant d'annoncer que la face du Royau-

me est absolument changée: ce matin, la Chambre de la Noblesse a reçu une Lettre du Roi par laquelle elle a été invitée à se réunir aux deux Ordres.

Après avoir délibéré sur cette Lettre, elle s'est enfin déterminée à se rendre dans l'Assemblée Nationale, de concert avec la moitié du Clergé; & à cinq heures du soir, la réunion totale des trois Ordres s'est opérée.

La joie que cet heureux événement a répandu dans tous les cœurs est inexprimable; plus de deux mille personnes entouroient la Salle des Etats.

Aussi-tôt que la nouvelle a été annoncée au Public, les cris mille fois répétés de *vive le Roi, vive M. Necker, vive M. de Montmorin*, se sont fait entendre; la foule s'est aussi-tôt portée du côté du Château.

Comme on ne favoit pas d'abord qu'elle pouvoit être la cause de ce bruit, on a fait fermer les grilles du Château; le Roi qui étoit sur son Balcon, s'est retiré; mais, quand on a vu que le bon peuple n'avoit que des intentions pures, on a r'ouvert les portes, le Roi & la Reine ont reparu sur le Balcon, & ont témoigné la plus grande sensibilité aux acclamations de leurs Sujets; on assure même que la Reine a versé des larmes de joie: leurs Majestés sont restées environ un quart d'heure sur leur Balcon. Après avoir salué le Public avec affabilité, Elles se sont retirées. Le Château a été illuminé à huit heures du soir; des feux de joie étoient allumés sur presque toutes les Places; & il doit y avoir à Versailles des illuminations pendant trois jours.

Cependant, il paroît que cette joie n'est pas tellement générale qu'elle soit absolument partagée par tout le monde.

Un Député du Clergé, présent à la Délibération de la Noblesse, a rapporté que, ce n'étoit qu'avec la plus amère douleur que cette Chambre s'étoit vue, pour ainsi dire, forcée, d'après la Lettre du Roi, de

se réunir enfin à ses Conçitoyens; il a vu quelqu'un de ses membres verser des larmes : il faut , dit un d'entr'eux , que la France soit dans un danger bien pressant , pour que nous nous déterminions , à un pareil sacrifice.

Lorsqu'ils ont été introduits dans l'Assemblée Nationale , M. le Duc de Luxembourg , leur Président , a dit : » C'est pour satisfaire aux déclarations du Roi » que nous venons , MESSIEURS , nous réunir à vous. »

Voilà , à peu-près , tout ce qui s'est passé d'important dans cette mémorable Assemblée , qui s'est séparée après s'être ajournée à Mardi , à neuf heures.

Extrait de la Motion des Gardes Françaises.

Nous sommes esclaves de l'honneur & de la Patrie , notre serment nous lioit au Corps que nous composons ; mais l'abus qu'on a voulu faire de l'autorité qu'on avoit sur nous , vient de nous affranchir. Nous ne croirons jamais mieux témoigner l'obéissance que nous devons à notre bon Roi , qu'en nous déclarant les soldats de la Nation. C'est le nom que nous demandons qu'on nous donne , quoique peu différent de celui que nous portions. Nous demandons en outre , l'adoucissement de la discipline militaire , l'abolition des coups de plat d'épée , l'augmentation de paie , égale à celle des Régimens étrangers , & que les grades soient accordés au mérite & à l'ancienneté plutôt qu'à la faveur.

F I N.